

KARÉ PRODUCTIONS & FILMS GRAND HUIT
PRÉSENTENT

FÉLIX MOATI

RAMZY BEDIA

VIMALA PONS

MIKADO

UN FILM DE
BAYA KASMI


SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL FFA
2024



PATIENCE MUNCHENBACH SAÛL BENCHETRIT LOUIS OBRY SCÉNARIO OLIVIER ADAM BAYA KASMI MAGALY RICHARD-SERRANO

8
FICHE
CINÉMA

COPRAPHIE 33 OÙVENTURE CREAM

memento



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL FFA
2024

KARÉ PRODUCTIONS & FILMS GRAND HUIT présentent

MIKADO

un film de Baya Kasmi
avec Félix Moati, Ramzy Bedia, Vimala Pons



1h34 - France - scope - 5.1 - visa : 144.955

Mikado et Laetitia vivent avec leurs enfants sur les routes. Quand une panne de moteur les amène à s'installer le temps d'un été chez Vincent, un enseignant qui vit seul avec sa fille. C'est le début d'une parenthèse enchantée qui pourrait aussi bouleverser l'équilibre de toute la famille alors que Nuage, leur fille aînée, se prend à rêver d'une vie normale.

AU CINÉMA LE 9 AVRIL

Photos, dossier de presse et matériel disponibles sur
www.memento.eu

Distribution

Memento Distribution
distribution@memento.eu

Presse

Le bureau de Florence
Florence Narozny
florence@lebureaudeflorence.fr
Mathis Elion
mathis@lebureaudeflorence.fr

ENTRETIEN AVEC BAYA KASMI

Le titre de votre film – *Mikado* – correspond au surnom de votre personnage principal. Le mikado étant par ailleurs un jeu d'adresse, et l'une des appellations données, autrefois, à l'empereur d'ascendance divine du Japon, on suppose que ce choix ne relève pas du hasard : expliquez-nous...

Je ne savais pas pour l'empereur du Japon. Mais cela correspond très bien au personnage de Mikado : il a ce côté tyran d'un tout petit monde qui, en même temps, le protège. D'ailleurs, il sent bien que s'il en sort, il sera perdu. La référence au jeu d'adresse, en revanche, est totalement assumée. J'adore ce jeu, il me rappelle l'enfance et ça n'est pas un hasard en effet, puisque c'est le sujet du film : l'enfance et le désir de liberté qui, souvent, l'accompagne. Très vite j'ai voulu relier ce personnage à son enfance et le mikado sert à ça, je l'imagine comme un objet transitionnel, quelque chose qui le rassure et qui lui donne l'impression que la vie est régie par des règles qu'il maîtrise.

Un sujet d'autant plus puissant, et émouvant, que vous l'explorez de deux façons...

Oui, je voulais mettre en perspective l'enfance des parents avec celle de leurs enfants. Raconter comment en tant que parent, on essaie toujours de rattraper les ratés de sa propre enfance. Et en miroir je voulais me mettre dans la position de Nuage et Zéphyr, les enfants du couple formé par Mikado et Laetitia. Comme tous les enfants, ils ne peuvent rien choisir : ils aiment leurs parents, ils dépendent d'eux, ils les suivent. D'une certaine façon, tous les enfants sont atteints du syndrome de Stockholm ! De fait, en vivant avec leurs parents dans un camion, sur les routes, coupés du monde, Nuage et Zéphyr se retrouvent comme enfermés en plein air... Parent et séparation sont pourtant deux mots qui ont la même racine, et Mikado et Laetitia n'acceptent pas ça. Pour les comprendre, il fallait que leur enfance soit palpable. Qu'est-ce qui, dans cette enfance-là, les a amenés à faire ce choix d'une vie marginale, à côté du monde ? Il fallait que l'on sente dans leurs rapports, en permanence, leurs blessures et leurs déséquilibres, comment ils essaient de rattraper leur enfance abandonnée, abîmée, en s'occupant au quotidien de Nuage et Zéphyr et en les surprotégeant. Leur vie est complètement imbriquée dans la leur. On en revient au jeu de mikado, des baguettes qui s'enchevêtrent, avant qu'on les retire une à une, sans faire bouger les autres...

D'où vous est venue, au départ, cette idée de construire un film autour d'un couple qui a fait le choix de vivre sur la route, avec ses enfants, en marge de toute institution et autorité ?

Je suis partie d'histoires personnelles que l'on m'a racontées. Les hasards de la vie font que dans ma famille élargie, dans mes amitiés, il y a des gens qui ont été placés dans des foyers ou dans des familles d'accueil, et cela sans que l'autorité parentale ait été retirée à leurs pères et/ou à leurs mères. Cela veut dire, en gros, que les parents n'étaient pas en mesure de s'occuper d'eux mais continuaient de décider pour eux... Un paradoxe qui crée un sentiment d'injustice puissant chez eux et a fondé en partie ce qu'ils sont devenus à l'âge adulte. Comment ne pas être méfiant, comment ne pas avoir peur des autres, quand on a grandi sans protection et sans regard d'amour ? Mais ce qui m'intéressait c'est surtout de voir ce qu'ils sont devenus, comment ils se sont relevés. Comment on gère ce vide dans la vie qui nous rend

différent des autres, comment on en fait une force aussi. Mikado et Laetitia veulent recréer la famille qu'ils n'ont jamais eue mais ils n'ont pas les codes, ils n'ont pas d'autres choix que d'inventer.

Nuage et Zéphyr n'ont pas été déclarés, c'est une idée de fiction ?

Oui, c'est une pure idée de fiction qui exprime leur condition. Si je n'ai pas d'identité, est-ce que j'existe ? Telle est leur question... qui a finalement dirigé le film et l'a éloigné de la comédie sociale. Car plus je me suis penchée dessus et moins je ne me suis senti le droit d'en faire une comédie. Ce scénario a été très long à écrire, sur des années, avec deux scénaristes, Magaly Richard-Serrano, puis Olivier Adam, qui m'ont accompagnée patiemment et avec talent l'un après l'autre. Le film s'est construit couche après couche. On a tellement nourri le récit qu'on a écrit toute la vie de Laetitia et Mikado depuis leur enfance, même si ce n'est plus dans le film.

Puisque vous évoquez des modèles, on ne peut s'empêcher de relier le questionnement de vos personnages à ceux d'*A bout de course* (« Running on Empty »), le beau film de Sidney Lumet qui raconte la fuite perpétuelle d'un couple recherché par le FBI avec leurs deux fils, et leur vie en marge, cachée, en vase clos. Y avez-vous pensé vous aussi ?

Bien sûr ! Je dirais même que ce film m'a portée ! L'image de River Phoenix et de sa soif de liberté m'a évidemment influencée pour écrire le personnage adolescent de Nuage. De même que l'image de la fin, lorsque le père laisse son fils sur le bord de la route pour qu'il puisse vivre sa vie. C'est tellement simple, tellement beau, pour moi c'est un modèle. Tout en étant politique, Lumet est un très grand cinéaste de l'intime, je ne me lasse pas de regarder ses films ! En tout cas, nos deux histoires se rejoignent sur ce sujet : comment laisse-t-on partir les gens que l'on aime ? Puisque l'on est dans l'hommage au cinéma américain des années 80/90, il me faut également citer *Un monde parfait* de Clint Eastwood, et *Gilbert Grape* de Lasse Halström. Et je pourrais ajouter l'effrontée de Claude Miller, côté français. Tous ces films parlent d'enfance, de passage à l'âge adulte, d'attachement et de liberté, ils m'ont marquée quand j'étais adolescente. Le fait est que toutes ces références ont été importantes, car c'est une forme de cinéma dont je rêve, qui allie l'exigence à la simplicité, et c'est très compliqué d'être simple ! On parle de film très populaire, tournés vers le public, faciles d'accès et qui paradoxalement parlent de personnages à la marge, sont très intimes, assez sombres et personnels. Je voulais que le film ait ce côté intemporel et accessible, qu'il soit solaire et mélancolique, vivant et dramatique. Je voulais aussi provoquer quelque chose de sensuel, qu'on sente les éléments, leurs sentiments de l'intérieur, que ça nous cueille dans le ventre, que ce soit généreux.

D'ailleurs votre récit se noue autour de la confrontation, jamais tiède, entre la famille bohème de Mikado et la famille apparemment plus classique de Vincent, qui les accueille avec sa fille dans sa belle bastide provençale. Une autre façon d'aborder les thématiques de l'altérité et du mélange, qui irisent tous vos films et vos séries ?

Oui, c'est vrai, les sujets sont toujours les mêmes pour moi, quelle que soit la forme empruntée. Ce qui m'intéresse, avant tout, c'est de comprendre comment une rencontre peut changer une vie et modifier les deux personnes concernées. Et ce qui me plaît, c'est de filmer quelqu'un qui

se redéfinit peu à peu, et qui a la liberté de se trouver lui-même. Précisément ce qui arrive à Nuage : elle s'ouvre au monde et interroge celui de ses parents au contact de Théa, la fille de Vincent. Mais cela concerne également les trois adultes que sont Vincent, Mikado ou Laetitia. Leur rencontre en forme de collision va leur permettre d'évoluer et, d'une certaine façon, de se réinventer.

Autre thème récurrent, qui parcourt tous vos films de *Je suis à vous tout de suite* (2015) à *Mikado*, en passant par *Youssef Salem a du succès* (2023) : l'envie de « faire famille » autrement. Pourquoi cela vous taraude-t-il autant ?

Comme tout le monde, je suis faite de l'altérité de mes parents qui ont deux parcours très différents et viennent de deux mondes qui n'ont rien à voir, ça a fondé quelque chose chez moi l'évocation de leur parcours : très tôt j'ai pensé que la vie était romanesque. Je suppose que c'est ce qui a fait que j'ai toujours été attirée par des gens différents de mon milieu d'origine, dès le collège et le lycée à Toulouse. Je pense que je suis « montée » à Paris, sans savoir par où commencer, où dormir, comment intégrer le monde du cinéma, c'était de l'aventure et l'aventure, c'est fait de difficultés et de rencontres. Je vis pour ça, pour la rencontre. Sans doute parce que l'autre a toujours quelque chose qu'on n'a pas, qu'on ne comprend pas, et qui nous fascine. C'est pour cela, je crois, que je tente de raconter des rencontres bienveillantes, entre des gens qui essaient de regarder l'autre sans être dans le jugement alors que tout nous pousse, aujourd'hui, à avoir peur de l'autre. Il me semble que cela devient vital de raconter ces histoires-là, non ?

Cette bienveillance, cette chaleur, se remarquent aussi au niveau du filmage. En dépit de l'âpreté du contexte, du passé douloureux de *Mikado* comme du présent pas si joyeux de Vincent, votre récit se déploie dans le cadre estival, lumineux, de l'arrière-pays toulonnais. L'image, d'une grande beauté, enveloppe littéralement vos personnages.

Nous avons tourné dans le sud de la France, en août/septembre, à une période où le soleil est encore écrasant. On perçoit sensuellement l'été, la chaleur, la torpeur. Il y a aussi les fins de journées et les petits matins sublimes. Je souhaitais éviter absolument le réalisme social gris qui va avec les histoires d'enfants placés, les pauvres et les marginaux, parce qu'ils ont aussi des bonheurs. Il fallait que l'on puisse s'identifier à la famille de Mikado. Que l'on puisse se demander tout le temps s'ils vivent une vie de rêve ou un cauchemar. Raison pour laquelle je voulais absolument qu'il y ait cette beauté et, en même temps, cette façon très physique de communiquer entre eux, presque violente, pour distiller justement cette ambiguïté. Que ce soit Mikado ou Vincent, ils sont tous plongés dans des dilemmes, il fallait que le spectateur puisse le ressentir. Ça passe évidemment par les cadres et la lumière, j'ai adoré travailler avec Romain Le Bonniec, le chef opérateur. C'est aussi un grand cadreur et c'était très important pour moi, parce que la caméra devait respirer avec eux, saisir l'intimité et la proximité de cette famille, leur drame également. Romain est très intuitif et moi aussi, je crois que c'est pour ça que ça a tout de suite fonctionné. Quand je tourne j'ai besoin de partir sur des principes forts, mais de rester libre, je ne m'interdis jamais de changer, de me contredire, c'est le temps du tournage qui me dicte les décisions à prendre. J'ai donc besoin de travailler avec des collaborateurs qui aiment cette souplesse, cette liberté. La liberté pour créer, c'est primordial, et c'est très difficile

à obtenir, parce qu'il y a toujours des peurs, des idées de comment il faut faire ou ne pas faire. Mais ce qui est beau, c'est quand on arrive à recréer dans un film, l'instabilité de la vie, il faut que l'imprévu puisse entrer dans ces séquences qu'on a travaillées et prévues pendant des mois, des années. Vivre ou faire un film en ayant peur de mal faire, ou en voulant suivre un plan établi, c'est terrible, il y a quelque chose de mort là-dedans que je veux absolument éviter. J'ai été comblée sur ce tournage, je m'y suis sentie extrêmement libre. On avait un petit budget, des producteurs, des chefs de postes, des acteurs investis et une équipe passionnée. Tout le monde était prêt à tenter des choses. Il n'y avait pas de peur, de règles, de restrictions et ça c'est magique.

Pourquoi avoir noué le rapprochement de ces deux familles antagonistes à travers celui de leurs filles adolescentes ? Et pourquoi, d'ailleurs, avoir fait de Nuage le personnage pivot de votre récit, qui alterne peu à peu entre son point de vue et celui de Mikado ? Est-ce une façon, là encore, de l'adoucir ?

En fait, ces deux familles se regardent avec méfiance et avec bienveillance à la fois. Cela bouge tout le temps, sans doute parce qu'elles représentent autant un bol d'air qu'un danger pour l'autre. Bien évidemment, ce mouvement contradictoire impacte les deux ados et bouleverse leur équilibre. Les deux jeunes filles sont très différentes, mais comme souvent à cet âge-là, cette altérité les attire. Ce qui est amusant, c'est que Théa, la fille de Vincent, devait être un Théo au départ. J'avais écrit ce rôle pour un garçon ! Et puis j'ai fait lire cette première mouture du scénario à Mélinée, ma fille de 13 ans, c'était important pour moi de savoir ce qu'elle allait en penser, si elle allait s'identifier à Nuage. Sa critique principale a été Théo, elle m'a dit qu'on pensait sans cesse à une romance entre les deux ados, que c'était bien trop cliché ! Le fait de passer de Théo à Théa, sans changer les rapports, ça a tout bouleversé. Il y a toujours une part d'attraction entre Nuage et Théa, mais l'effet miroir s'est renforcé.

Et le passage du point de vue de Mikado à celui de Nuage ?

Toute la difficulté du film, précisément, est de faire avancer à la fois le récit des parents et celui des enfants. Sans disparités ou déséquilibre. C'est la raison pour laquelle je ne dirais pas que le point de vue du film bascule, à un moment donné, mais qu'il est double. Il y a celui de Mikado, qui est dans la peur des autres, et il y a celui de Nuage, qui est dans l'envie des autres.

Quand bien même Mikado et Vincent semblent dominer le récit, le premier avec sa colère et le deuxième avec sa douceur, ce sont bien Nuage et Laetitia qui le bousculent et le font basculer. Mikado serait-il un film féministe ?

Bien sûr ! J'espère bien, d'ailleurs, que tous mes films sont féministes ! Vous savez, on peut faire un récit féministe juste en filmant des hommes qui ont peur de bouger. Des hommes pétris de failles et de peur, comme Mikado et Vincent. Laetitia essaie de sortir de la version paranoïaque de Mikado. Reste que c'est Nuage qui fait tout bouger, et c'est une énorme responsabilité. Au départ, elle pourrait presque être un fantôme, elle observe, elle se tait, elle n'a pas d'identité, mais plus elle avance et plus elle devient réelle au contact de Théa et de la vie qu'elle va choisir... Elle est courageuse, Nuage !

Parlons des comédiens à présent, et d'abord de Félix Moati, intense, intranquille, d'une présence physique étonnante dans le rôle de Mikado...

Félix, je l'ai rencontré très jeune, sur le film de Michel Leclerc, *Télé Gaucho*. Il avait 18 ans et il est un peu devenu notre fils adoptif, à Michel et à moi ! J'ai vraiment écrit le rôle de Mikado pour lui. En fait, plus je connais les comédiens et plus j'ai envie de les faire travailler... Ce qui ne me simplifie pas forcément les choses ! Mais quand est amis, on perçoit l'humanité de l'autre comme personne. Ainsi Félix, il a un regard et un sourire très enfantins dans la vie. Il fait des blagues tout le temps, il court dans tous les sens, un peu sale gosse, mais jamais méchant. Mikado a de ça aussi, c'est un parent-enfant. Et puis j'ai voulu qu'il soit physique en effet, qu'il soit toujours aux aguets, qu'il ait un rapport à la nature, au danger, qui ne soit pas celui des autres. Par ailleurs, j'ai demandé à Félix de rire à chaque fois que son personnage était triste. Je trouvais que ce mélange de nervosité et de fausse légèreté lui allait bien. Il a une intensité qu'on n'utilise pas assez, et j'aimais l'idée de lui donner un rôle un peu voyou, loin de son image de parisien bobo.

Ramzy Bedia, qui interprète Vincent, est aussi l'un de vos comédiens fétiches puisqu'on le retrouve dans vos trois longs métrages. Sauf qu'avec Vincent, cet enseignant et père célibataire, doux, attentif, un peu passif, vous lui offrez un rôle inédit...

Filmer Ramzy, c'est ma passion. Il a cette simplicité formidable, aussi bien dans sa rencontre avec son personnage que sur le plateau. Il est très libre, toujours prêt à essayer des choses dans l'interprétation. Il n'a pas de problème d'image et il est toujours présent, tendre et physique, quand il joue. On a maintenant acquis une telle confiance mutuelle qu'on sait qu'on peut aller loin ensemble, mais en réalité, dès le premier tournage, j'ai senti qu'il pouvait tout faire et qu'il en avait envie. D'ailleurs je suis encore en train d'écrire un nouveau film pour lui. On n'en a pas fini !

On est heureux également de retrouver Vimala Pons, qui vous suit, elle, depuis votre premier court-métrage. On l'est d'autant plus qu'on la découvre quasiment dans un contre-emploi. Loin de ses personnages fantaisistes habituels, Laetitia s'affirme en effet comme l'élément stable, raisonnable et lucide du couple alternatif qu'elle forme avec Mikado...

Vous savez, dans la vraie vie, Vimala conduit des camions, comme Laetitia, son personnage. Elle met aussi des voitures sur sa tête dans ses spectacles et elle sait réparer un bateau. C'est une artiste d'une grande sensibilité mais elle est aussi terrienne, concrète, physique. D'une certaine façon, ayant commencé le cinéma avec elle, et m'étant toujours appuyée sur elle, je peux donc dire qu'elle conduit également mon camion ! Elle a toujours été ma précieuse alliée et j'espère qu'elle le restera.

Et puis il y a Patience Muchenbach, que l'on avait déjà croisée au cinéma, mais qui se révèle d'une subtilité rare, ici, pour distiller les flottements, les silences et les fulgurances de Nuage, son personnage...

J'ai d'abord choisi Saül Benchetrit, que j'avais trouvée géniale dans la série *Chair tendre*, pour le rôle de Théa, après des essais formidables, et puis j'ai commencé les essais pour trouver Nuage. Une quête difficile : le film repose beaucoup sur elle et ne pouvait fonctionner que si sa

jeune interprète avait la grâce et en même temps assez d'expérience pour porter le rôle. Je cherchais une fille de 13 ans pour incarner Nuage et Patience en avait 17/18 au moment de mes recherches, mais dès qu'elle a fait un essai avec Saül, c'est devenu une évidence. Elle a une telle présence, elle dégage tellement de poésie ! Elle peut remplir une pièce même en étant silencieuse. D'ailleurs, pendant le tournage, elle a fasciné tout le monde sur le plateau...

Un mot sur la musique, notamment sur la chanson *La Rua Madureira* de Nino Ferrer puisqu'elle revient en boucle. Cette bossa triste, à la fois entêtante et enveloppante, sonne comme la synthèse parfaite de votre film, non ?

Cette chanson, c'est la tonalité du film, la mélancolie joyeuse, la joie mélancolique, elle porte le film. Dans le bonheur d'être ensemble, il y a déjà le drame de la séparation, la perte du bonheur ! Plusieurs versions sont jouées au cours du récit : celle de Nino Ferrer, et puis celle de Jérôme Bensoussan, qui a composé la B.O. par ailleurs. C'est Avril, sa fille adolescente, qui chante sur cette cover, comme pour mieux accompagner Nuage...

Diriez-vous, pour finir, que votre film, qui raconte l'émancipation d'une jeune fille, raconte aussi la vôtre ?

Oui, j'ai cette sensation. J'étais très frustrée d'être enfermée dans un genre, celui de la comédie, même si c'est un genre que j'adore et que je ne veux pas lâcher. La comédie c'est tyrannique, il faut être drôle avant tout, ça impose un rythme, un découpage. *Mikado* me libère, car en me délestant de la comédie, j'ai pu prendre le temps des personnages, des ambiances, de la poésie. Ce film m'a apporté cette liberté d'autant plus galvanisante que le tournage a été très joyeux.

BAYA KASMI

Scénariste du film de Michel Leclerc *Le Nom des gens*, inspiré de sa propre vie, récompensé d'un César du meilleur scénario ainsi que de *Hippocrate* de Thomas Lilti nommé au César du meilleur scénario, Baya Kasmi passe à la réalisation en 2011 avec *J'aurais pu être une pute* nommé au César du meilleur court-métrage. Elle réalise ensuite deux comédies *Je suis à vous tout de suite* et *Youssef Salem a du succès*. *Mikado* est son troisième film.

LISTE ARTISTIQUE

Mikado	Félix MOATI
Laetitia	Vimala PONS
Vincent	Ramzy BEDIA
Nuage	Patience MUNCHENBACH
Théa	Saül BENCHETRIT
Zéphir	Louis OBRY

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice, scénariste	Baya KASMI
Co-scénaristes	Olivier ADAM et Magaly RICHARD-SERRANO
Image	Romain LE BONNIEC
Montage	Jean-Baptiste MORIN
Musique originale	Jérôme BENSOUSSAN
Son	Laurent BENAÏM , Mélanie BLOUIN, Rosalie REVOYRE, Emmanuel CROSET
Casting	Laure COCHENER
Costumes	Elfie CARLIER
1er assistant mise en scène	Pascal MORUCCI
Direction de production	Pierre PY
Direction de postproduction	Adrien LÉONGUE
Régisseur général	Korentin GUIVARCH
Une production	KARÉ PRODUCTIONS & FILMS GRAND HUIT
En association avec	MEMENTO DISTRIBUTION, PULSAR CONTENT, COFIMAGE 35, CINEVENTURE 9, CINEAXE 5
Avec le soutien de	CANAL+, du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE, de la RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR
En partenariat avec le	CNC
Avec la participation de	CINÉ+ OCS
Producteurs associés	Antoine GANDAUBERT et Lionel MASSOL
Produit par	Antoine REIN, Fabrice GOLDSTEIN et Pauline SEIGLAND
Ventes internationales	PULSAR CONTENT
Distribution	MEMENTO DISTRIBUTION